

UNIVERSITÉ LAVAL

Faculté de Foresterie et de Géomatique
Département des Sciences du Bois et de la Forêt

Groupe de Coordination sur les Bois Raméaux

**MUNICIPALITÉ RÉGIONALE DE COMTÉ (MRC)
de la Matapédia, Amqui**

Les actes du colloque

**«L'INTRODUCTION DES BOIS RAMÉAUX
FRAGMENTÉS DANS LE PLAN DE RELANCE DE
LA VALLÉE DE LA MATAPÉDIA:
UNE PROPOSITION À TOUS**

par le
Professeur Gilles Lemieux
et
Alban Lapointe Ing. F.

novembre 1992

Publication n° 22

<http://forestgeomat.for.ulaval.ca/brf>

édité par le
Groupe de Coordination sur les Bois Raméaux

UNIVERSITÉ LAVAL
Département des Sciences du Bois et de la Forêt
Québec G1K 7P4
QUÉBEC

novembre1992

édité par

Le Groupe de Coordination sur les Bois Raméaux

Département des Sciences du Bois et de la Forêt

Faculté de Foresterie et de Géomatique

Université Laval

Québec G1K 7P4

QUÉBEC

Canada

publication n° 22

courriel:

gilles.lemieux@sbf.ulaval.ca

<http://forestgeomat.for.ulaval.ca/brf>

FAX 418-656-3177

tel. 418-656-2131 poste 2837

ISBN: 2-550-22851-0

UNIVERSITÉ LAVAL

Faculté de foresterie et de géomatique

GROUPE DE COORDINATION SUR LES BOIS RAMÉAUX

*Johanne Dubé, Valentin Furlan, Edgar Guay, Jacques Hébert,
Lionel Lachance, R. Alban Lapointe, Gilles Lemieux, Édith Smeesters*

"L'INTRODUCTION DES BOIS RAMÉAUX FRAGMENTÉS DANS LE PLAN DE RE- LANCE DE LA VALLÉE DE LA MATA- PÉDIA: UNE PROPOSITION À TOUS"

colloque tenu aux locaux de la
MRC de la Matapédia
Amqui
Québec

7 novembre 1991

rédaction et édition

par

Gilles Lemieux

professeur au département des
Sciences Forestières

et

avec la collaboration de

R. Alban Lapointe Ing. F.

Service des techniques d'intervention forestière
Ministère des Forêts
Québec

janvier 1992

Département des Sciences Forestières
Université Laval

Québec G1K 7P4
Canada

INTRODUCTION

Nous ne pouvions refuser l'offre que nous faisait en octobre dernier M. Gaëtan Ruest, commissaire industriel de la municipalité régionale de comté de la Matapédia de venir exposer ce que pourrait être l'importance et la position des BRF dans la relance de l'économie tant forestière qu'agricole de la région. Dans la soirée du 6 novembre M^{me} Édith Smeesters fit un long exposé accompagné de nombreuses diapositives sur l'effet des BRF dans le jardinage et les cultures ornementales à la salle municipale de Lac-au-Saumon. Cet exposé a été fort prisé par les auditeurs et suivi d'une série de questions et réponses sur les effets agricoles et forestiers qui s'en suivent menée par M. R. Alban Lapointe Ing. f.

Quant au colloque du 7 novembre tenu dans les locaux de la MRC à Amqui, il a été d'une grande vigueur et a amené sur la table non seulement les BRF, mais l'ensemble de la question forestière tant québécoise que locale avec les problèmes soulevés par la fermeture de la Donohue de Matane. Nous croyons que la qualité de ces discussions mérite d'avoir des échos en dehors de la salle de réunion. C'est pourquoi nous avons consacré beaucoup de temps et d'efforts pour mettre ensemble, dans un texte cohérent, ce qui a été discuté. Nous pensons que beaucoup de Québécois auraient avantage à lire et à méditer les propos qui suivent et, en particulier, ceux qui habitent le Bas St-Laurent, la Gaspésie et les Iles-de-la-Madeleine. Nous sommes à la croisée des chemins, qu'on le veuille ou non. Le temps est révolu où le mutisme et les rires sarcastiques permettaient d'éluder les responsabilités et la réalité. Voici le nouveau visage de l'Est du Québec.

Groupe de Coordination sur les Bois Raméaux
Québec, janvier 1992

Colloque d'Amqui

6 novembre 1991

L'INTRODUCTION DES BRF DANS LE PLAN DE RELANCE DE LA VALLÉE DE LA MATAPÉDIA: UNE PROPOSITION À TOUS

Les personnes présentes à ces discussions sont:

Marc Bellavance REXFOR, Causapscal.

Goerges-Aimé Bernard propriétaire de boisé

Jean-Claude Bérubé producteur de fraises

M^{me} et M. Jean-Noël Caron, Causapscal

Esther Dionne productrice forestière et agricole, S^{te}-Florence

Sylvain Dionne, S^{te}-Florence

Louis Drainville Agriservice, Matane.

Johanne Dubé, technicienne en agriculture biologique

Edgar Guay, travailleur social, Sillery.

Gilles Lafontaine, Corporation de Développement Économique de la Matapédia, lac Humqui.

R. Alban Lapointe, ministère des Forêts, Québec.

Gilles Lemieux Université Laval, Québec

Serge Malenfant ingénieur forestier, Amqui.

Léonard Otis sylviculteur S^t-Damase

Claude Parent ingénieur forestier responsable du plan de développement de l'Est

Florent Rioux, producteur agricole

Jean-Paul Robichaud administrateur d'une compagnie d'aménagement forestier

Gaëtan Roy, CEGEP de Rimouski

Gaëtan Ruest commissaire industriel de la Matapédia, Amqui

Édith Smeesters, biologiste Montréal

Victor Tremblay producteur forestier

Mise en situation

Gaëtan Ruest C'est grâce au document que m'a remis Johanne Dubé au printemps 91 que je me suis rendu compte des opportunités d'emploi que représentait cette option des BRF dans la vallée. L'arrivée de l'annonce d'un colloque sur cette question qui s'est tenu en octobre à l'Université Laval m'a incité à m'informer davantage; ce qui m'a amené à assister à ce colloque les 1, 2 et 3 octobre dernier.

Nous bénéficions actuellement d'un contrat de relance pour la vallée à cause du taux élevé de chômage. Avant mon arrivée dans le dossier de relance, déjà des intervenants avaient identifié la biomasse forestière comme un élément à privilégier qui dans tous les cas, est à peu près complètement négligée. Tous étaient d'accord pour regarder s'il n'y avait pas là des projets à réaliser. C'est de ce point qu'il nous faut regarder si les BRF ne pourraient pas être créateurs d'emplois.

Ce sentiment est d'autant plus vif que nous sommes tous d'accord pour dire que le développement doit passer par l'innovation et la recherche. La question qui se pose dans la vallée de la Matapédia est de savoir dans quels domaines il est possible d'innover et de faire de la recherche si ce n'est en foresterie et en agriculture. Tout récemment Jean-Paul Fortin, de la Fondation de Recherche en Environnement, nous a dit que l'industrie se loge généralement dans un rayon de 50 à 100km des centres de recherche qui sont actifs. Cela

indique donc que ce qui est découvert en recherche dans les grandes régions urbaines du Québec ne s'adresse pas à une région comme la nôtre.

Lors du colloque de l'Université Laval, les membres du GCBR ont mis de l'avant la possibilité de mettre sur pied un consortium de recherche, ce qui n'a pas vraiment émergé comme tel. Après en avoir touché un mot à Laurent Denis de la société DENIS-CIMAF de St-Hyacinthe de la mise sur pied d'un projet-pilote, il apporta l'idée dans la discussion. À cela, M. Raymond Carignan d'Amos a fortement réagi en demandant également un tel projet pour sa région. Dès la fin du colloque, j'ai réuni un certain nombre de personnes intéressées. Par la suite, il y a eu une rencontre aux bureaux de la Fondation François-Pilote à Rimouski. Une autre réunion s'est tenue ici à Amqui il y a quelques jours avec des intervenants locaux sur cette question. C'est à la suite de la dernière réunion locale que nous avons pris l'initiative de mettre sur pied cette rencontre avec M^{me} Smeeters de Montréal, M^{lle} Johanne Dubé de Rimouski, ainsi que MM. Guay, Lapointe et Lemieux du Groupe de Coordination sur les Bois Raméaux de l'Université Laval.

Le contrat de relance de la Matapédia nous oblige à formuler un projet de développement qui doit être présenté au gouvernement au début de janvier 1992. Ce projet sera présenté parmi d'autres touchant tous les centres vitaux de notre société régionale. Le but final est de redonner vie à la Matapédia en créant des emplois viables.

Nous en sommes donc à devoir structurer un tel projet qui, non seulement, crée de l'emploi mais aussi des liens vitaux entre les organismes et les individus de la région. En faisant des ateliers de gauche et de droite, il devint évident que la Fondation François-Pilote n'est pas capable d'entrer à l'intérieur de telles contraintes. Les intérêts de Louis Drainville avec Agriservice de Matane nous ont convaincu qu'il fallait ramener toutes les énergies autour des BRF dans la vallée même.

Il devient évident que nous pouvons et devons avoir des partenaires comme Agriservice et surtout le Groupe de Coordination sur les Bois Raméaux de l'Université Laval qui ont ouvert plus de champs de recherche et baliser de nombreuses pistes prometteuses. Il faut donc nous définir comme région-pilote d'expérimentation et inscrire nos actions dans un cadre d'opération avec l'aide d'un animateur dynamique. La MRC a débloqué des fonds pour engager l'ingénieur forestier Serge Malenfant, afin de préparer la fiche technique du contrat de relance.

La question se pose maintenant de savoir comment se positionne-t-on pour devenir une région-pilote? Il faut donc mettre tout en oeuvre pour que la cohérence s'installe à tous les niveaux dans un esprit de recherche avec des bases scientifiques débouchant sur des actions concrètes, logiques et vraisemblables.

Membres présents autour de la Table

Il faut maintenant passer à l'identification des pistes à développer et nous comptons beaucoup sur l'aide des membres du GCBR pour camper nos idées clairement. Nous aurons besoin d'un cadre de coordination ici même dans la vallée.

L'expérience de Ste-Marguerite dans les années '70

Edgar Guay. •Avant de commencer les discussions, il est bon de se remémorer les premiers efforts des gens de cette vallée qui, il y a 15 ans, ont commencé à sentir le besoin de se développer correctement. La première intention dans le cadre du développement de Ste-Marguerite a été de faire de cette municipalité, une municipalité agro-forestière en tant que banc d'essai, mais peut-être un peu avant son temps. Je vous

ai donné un document portant sur ces efforts qui décrit bien la situation. Il ne faudrait pas oublier ce qui s'est fait alors et peut-être même reprendre ce projet, maintenant que le temps est devenu favorable. Le maire de l'époque est encore en poste et la situation est demeurée stationnaire.

Toutefois, une chose a été accomplie quand tous ceux qui avaient des billets de location ont obtenu leurs titres de propriété. La deuxième partie n'a pas été achevée en regroupant les propriétés pour la question des services.

Gaëtan Ruest. • Il y avait là une approche globale, ce qui est fort intéressant puisqu'on parle de plus en plus dans la vallée de mettre sur pied des fermes forestières. L'approche globale pourrait être un objectif à retenir. Nous remercions M. Guay de nous avoir donné ce document d'orientation toujours actuel.

Origine des BRF

Georges-Aimé Bernard • Je vois une différence entre les BRF issus d'entretien de lignes de distribution ou d'arbres d'alignement et ceux issus de coupes forestières. J'aimerais savoir si le GCBR est d'accord avec mon interprétation?

Gilles Lemieux . • Il s'agit en fait de deux entités fondamentalement différentes. Les BRF d'émondage conviennent très bien au monde agricole. Sous nos latitudes, les terres agricoles sont toutes d'origine forestière, et c'est la raison pourquoi il y a une grande compatibilité. Toutefois, si on détruit la forêt pour fertiliser les champs, il y a là un vice de fond et de forme qui est élémentaire. Il faut quand même être réaliste lorsqu'on voit l'ampleur du domaine forestier par rapport au minuscule secteur agricole; il ne devrait pas y avoir de craintes. Toutefois sur un même site on ne doit prélever qu'une partie du stock naturel. Nos observations nous laissent à penser qu'on pourrait, dans de bonnes conditions, exporter hors du site environ 30% de la production. Cela ne représente qu'une estimation et devra être appuyée par une bonne recherche de base.

Gaëtan Ruest . • Je demanderais à M. Lemieux de nous exposer ce que devrait être une région-pilote dans l'utilisation des BRF.

La situation forestière

Gilles Lemieux . • Je dois être franc dès l'abord en vous avouant qu'un tel terme ne signifie rien pour moi, mais si les gens d'une région comme celle-ci se mettent à la tâche, prennent leurs responsabilités et cessent de les faire prendre par les politiciens et les grandes sociétés qui ont fait souche très loin à l'extérieur de cette vallée, il y a certainement lieu de penser qu'un effort collectif dans une expérimentation pourrait être très intéressant et facile à appuyer de l'extérieur.

Je voudrais souligner à titre d'exemple, ce qui arrive dans le cadre actuel où la papeterie de Matane vient de fermer après 30 ans d'efforts et 6 mois de fonctionnement avec des centaines de millions d'investissement. Je pense qu'il y a là de quoi pleurer plutôt que de se réjouir béatement . Il faut cesser de se bercer de "grosses illusions" et vides d'argent et de sens. Je vous présenterai plus tard un projet de développement à base étroite demandant beaucoup de connaissances et d'efforts, mais avec un potentiel de retombées considérable sur une période de deux décennies. Le développement auquel vous avez souscrit depuis plusieurs lustres n'est qu'une dégradation sociale et de ressources à l'infini.

Gaëtan Ruest • Nous sommes de plus en plus conscients qu'il nous faut investir dans le développement. Si on laisse le développement aux autres, nous nous retrouvons avec presque rien par la suite.

Un projet-pilote

Gilles Lemieux • Si on veut considérer le problème à l'inverse, la question que représente un projet-pilote et une région-pilote reste à définir. A mon avis, le projet-pilote sur les BRF, dont il est question ici, doit reposer sur un bon nombre de fermes impliquées dans la culture à partir de sols ayant subi des amendements humifères aux BRF sur de petites surfaces, dans un premier temps portant sur diverses cultures. Ces cultures feraient l'objet de diverses mesures sanitaires, de productivité, de résistance aux maladies et aux insectes, en même temps qu'un bon nombre de paramètres seraient mesurés sur le sol même dans son évolution.

Il en irait également de la sorte du côté forestier, s'adressant cette fois à la régénération, la qualité de la croissance, le contrôle des dangers d'incendie, d'insectes et de maladies. Ces essais devront se maintenir sur une période de 5 à 10 années, durant laquelle de précieuses connaissances seront accumulées et où les propriétaires auront acquis une expérience sans pareille. Dans la mesure où les résultats s'avèrent intéressants, les petites industries se montent et les réseaux commerciaux s'établissent tant au niveau local, national qu'international.

Georges-Aimé Bernard • Vos propos rejoignent ici tout ce qui touche l'innovation par la recherche que ce soit pour de nouvelles machines ou de nouveaux produits chimiques.

Un pas vers la recherche et le développement

Gilles Lemieux • Quels sont donc les buts de cette recherche et du développement qui suit les découvertes. Le but fondamental, dans le cas qui nous intéresse ici, c'est de développer des produits et un système qui soit auto-viable puis essaimer vers l'extérieur. Il faut que la population impliquée puisse vivre correctement, avec une relation économique harmonieuse et fructueuse avec l'extérieur.

La période économique dans laquelle nous nous débattons tant bien que mal, n'a qu'une seule porte de sortie qui est celle de l'innovation dans un cadre concurrentiel. Quels sont donc les atouts majeurs de cette vallée? **-Ils sont de trois ordres, la forêt, l'agriculture et les ressources humaines exceptionnelles.** Toutefois, il faut bien admettre que, depuis plus d'un siècle, tous les efforts et des plus insidieux ont visé à faire mourir la forêt et l'agriculture par une exploitation éhontée à tous les niveaux, sauf en période de guerre. Nous avons de moins en moins de main-d'oeuvre qui produit de plus en plus, avec une machinerie de plus en plus robotisée donnant de plus en plus de consommateurs et de moins en moins de travailleurs: -c'est un véritable monde de fous-. Il ne faut pas donner dans un panneau semblable, tout en nous rendant compte que l'argent (dollars, DM, francs, yens...) vient après que tous aient fait preuve de courage, d'intelligence et de responsabilité qui mènent au développement stable et conséquent. Il faut se rappeler que nous avons tous, un jour ou l'autre, compter sur l'État pour le développement: il faut également constater que l'argent est venu et reparti vers l'extérieur à une vitesse plus grande encore.

L'innovation ne peut venir que de l'intelligence de chacun, mais surtout de l'intelligence collective. Il faut donc identifier et privilégier ce qui nous caractérise et nous unit plutôt que de nous désunir en copiant les autres. Notre principale caractéristique en tant que Québécois tient au fait que nous sommes tous issus de la terre ou presque et que nous

sommes viscéralement près de l'agriculture et de la forêt. En tant que petite société, nous avons innové en étant les premiers descendants européens à coloniser le centre de l'Amérique. Cela se traduit de nos jours par une main d'oeuvre forestière abondante et surtout de qualité. Malheureusement, nous avons toujours considéré ce trait de notre identité comme une tare plutôt qu'une qualité à partir de laquelle on bâtit. Cette dévalorisation en a mené plusieurs milliers à l'exode pour favoriser l'exploitation forestière ailleurs, en particulier aux USA, en Ontario, en Alberta et en Colombie Britannique. Tout récemment, c'est vers l'Allemagne que se sont dirigés les meilleurs travailleurs forestiers de cette vallée pour y effectuer des travaux particulièrement difficiles. Cela me semble indiquer que nous avons une mentalité adaptée qui nous permet de vivre avec la nature, si difficile soit-elle.

Il faut admettre aussi que l'effort fait au début par la récolte et la mise à la disposition de l'industrie, a toujours été la partie la moins bien rémunérée ou la plus dangereuse de toutes les activités de production. Dans notre monde industriel, ce n'est pas en limant les tronçonneuses et en abattant les arbres qu'on entre dans la chaîne industrielle, mais plutôt en s'associant à la fabrication de machines et de nouveaux produits, en faisant le commerce international des produits générés et des machines spécialisées qui sont responsables de la fabrication de nouveaux produits.

Il faut donc être en mesure de faire fructifier le produit de notre labeur collectif en le vendant à notre profit personnel et collectif. Dans le contexte actuel, la vente des produits forestiers n'est pas au profit de ceux qui sont à la base de la chaîne de production, mais plutôt au profit de ceux qui sont au sommet et de préférence dans des pays éloignés.

Tout au long du Moyen-Âge, la France dont nous sommes tous originaires, s'est développée à partir de deux pôles particulièrement dépourvus de ressources qui étaient les Pays-Bas et les Flandres au Nord et les principautés italiennes au sud, deux pôles commerçants. Au centre, la France a agi comme site de transit et de commerce des produits manufacturés, et de ce fait a inventé les premières "banques" ou "bancs de change" des différentes monnaies. Ainsi la richesse est venue à la France, puis à l'Europe entière, non pas en dilapidant ses richesses naturelles comme nous le faisons mais en utilisant l'esprit d'entreprise, de spéculation, de goût du risque à travers le raffinement de la culture et les qualités de coeur et d'esprit. Le tout a été possible, grâce à une paysannerie forte et puissante. Croyez-vous que nous sommes à construire une "paysannerie forte et puissante"?

Il nous faut donc être "agressifs", tout en ayant l'esprit d'entreprise, à partir des atouts que nous avons en main. Il faudra choisir la "dominance" plutôt que la simple "jouissance" comme c'est le cas actuellement. L'esprit de dominance implique entre autre la responsabilité de soi-même et de ceux qui dépendent de nous en même temps. L'esprit de dominance implique aussi un consensus entre les individus qui se reflète au niveau des supérieurs, de la production, etc.

Il faut noter, au chapitre du consensus, que les politiciens de tous les azimuts savent les saborder plus souvent qu'à leur tour. Le plus souvent, en périodes difficiles, ils font appel à toutes sorte d'astuces, en portant l'attention sur des vétilles susceptibles de rencontrer l'accord le plus large possible. Ayant trouvé les thèmes qui "plaisent", ils les récitent "ad nauseam" au grand plaisir des électeurs, en mettant au rancard les reponsabilités de tous et en les amusant avec des consensus factices. C'est le mode de développement que beaucoup ont accepté au fil des quarante dernières années dans tout l'est du Québec. Tout mode de développement doit avoir des buts précis et une volonté de fer collective pour réussir.

Gaëtan Ruest • Quelle était la base de raisonnement qui a amené le GCBR à vouloir mettre sur pied un consortium de recherche et de développement?

Gilles Lemieux • Le but premier était de connaître et d'identifier les intérêts fondamentaux des milieux québécois sur la question des BRF et susciter un consensus sur la recherche et le développement, après 12 années de recherche et de publications. Bien que les mentalités aient considérablement évolué depuis les trois dernières années, tous veulent participer et en obtenir quelques bénéfices, pourvu que ce soit les autres qui prennent les décisions, les risques et les responsabilités. Pour l'instant, il faut admettre qu'il n'y a pas et n'aura pas de consortium dans un avenir prévisible, mais que nous regardons à mettre sur pied une structure autre, mais ^{non} moins efficace.

Gaëtan Ruest • Sans vouloir jouer au "consortium" nous voulons faire avancer les choses dans notre milieu et nous vous privilégions en tant que groupe partenaire à la tête d'une démarche de développement importante pour notre région. Nous aimerions que vous nous apportiez des idées afin de formuler des hypothèses et choisir des avenues de développement qui nous permettront de réussir à créer des synergies propices. Nous pensons que le temps est venu de nous donner un petit cadre logique de fonctionnement avec un coordonnateur.

Les BRF et le sol

Gilles Lemieux • Les effets des BRF sur le sol sont multiples, mais visuellement ils provoquent ce que nous appelons la "mélanisation" du sol, en lui conférant une teinte sombre, de couleur chocolat foncé. Ce changement de teinte est provoqué principalement par la transformation de la lignine, qui est une composante majeure des rameaux, en fractions humiques et fulviques. Ces changements sont effectués par les microorganismes, principalement les fungus.

En réalité, tout ce qui touche la transformation des BRF est avant tout un phénomène microbiologique. Cela nous met au carrefour de deux mondes; celui de l'agriculture qui nous propose l'utilisation à outrance des nutriments chimiques pour l'exportation des cultures et celui de la forêt qui ne fait grâce au monde microbiologique de produire du bois en utilisant toujours les mêmes nutriments.

Les mécanismes qui sont ici en cause pour la fabrication des fractions humiques, ne sont connus que depuis peu. C'est en 1989 qu'apparaissent les travaux les plus importants sur la connaissance fondamentale de l'humification. On sait également, depuis quelques années, que les bactéries qui vivent au pourtour des racines et des mycéliums de champignons mycorhizoteurs associés aux racines sont capables de fixer l'azote atmosphérique et le transmettre à la plante. Ce mécanisme naturel est très actif dans les sols bien humifiés. L'introduction de BRF met en place une "usine microbiologique" permanente qui apporte l'azote nécessaire à la synthèse des protéines.

En milieu forestier, l'application de BRF de chêne rouge dans l'érablière a complètement inversé la tendance à la dégradation après 6 ans, en faisant d'un sol podzolique à moder, un sol brun à mull. Nous avons donc, par l'application de 2cm de BRF, inversé complètement la tendance à la dégradation. Nous faisons de même en agriculture en inversant la tendance profonde à la dégradation en provoquant une aggradation, c'est-à-dire l'inverse de la dégradation. L'agriculture nous propose un système de dégradation qui met, à la disposition des plantes cultivées, les éléments chimiques nécessaires avec une série d'autres phénomènes qui sont la conséquence pratique comme la compaction, l'acidification, la réduction de la diversité microbiologique, les épidémies d'insectes nuisibles, les maladies etc... À l'inverse, l'aggradation est un phénomène par lequel la

diversification microbiologique est de plus en plus grande, la structure du sol est améliorée, l'économie de l'eau également et un excellent contrôle à terme des insectes nuisibles et des maladies. Dans cette nouvelle "économie", tous les nutriments sont mis à contribution et il n'y a que très peu de pertes par opposition au système agricole qui repose le plus souvent sur des apports massifs de nutriments artificiels dont les excédents sont lessivés vers les rivières ou la nappe phréatique.

Sur le parterre forestier, l'arrivée des BRF a permis la minéralisation de la vieille litière qui était inerte à toute fin pratique et qui emprisonnait beaucoup de nutriments qui étaient soustraits au bon fonctionnement de l'écosystème normal. On a remarqué que les semis d'érable rouge, installés trois ans plus tôt, cèdent maintenant la place à ceux d'érable à sucre.

L'utilisation de BRF composés de plusieurs essences indigènes ne nous a pas permis de provoquer l'arrivée de nouvelles essences forestières dans le dispositif du huitième rang de St-Damien. Dans le même dispositif, on a augmenté la disponibilité d'azote en appliquant des chûtes de poisson qui dosent 60% de protéines. Nous avons ainsi obtenu des augmentations de biomasse mais non de diversité.

Si des BRF qui n'ont pas d'"identité écologique" particulière ne peuvent provoquer de diversification écologique, mais des augmentations de biomasse en qualité et quantité, n'y a-t-il pas là un indice de l'effet de la qualité du sol, en particulier de ses réserves énergétiques? Pourquoi note-t-on une augmentation du pourcentage de matière sèche chez les pommes de terre, une augmentation du taux de sucre et des propriétés gustatives des fraises? Pour l'instant, nous posons comme hypothèse que l'énergie, stockée dans le sol par l'arrivée des BRF, est capable de mieux faire les transferts et d'assurer le métabolisme complet de toute la microfaune et la microflore du sol.

Les expériences que nous menons depuis 1989, dans la vallée de la rivière Montmorency avec le concours de la société REXFOR, nous montrent que si les biosurplus (résidus de coupe) sont exportés ou fragmentés sur place, les résultats sont fondamentalement différents. Les biosurplus étant exportés, on assiste à une minéralisation rapide de l'humus et l'apparition abondante d'espèces intermédiaires comme le framboisier. Par contre, lorsque ces mêmes biosurplus sont fragmentés sur la neige, évitant l'arrivée de lumière directe sur le sol, les mêmes espèces intermédiaires ne sont pas présentes, et la repousse des essences indésirables est inhibée ou grandement retardée.

Ces observations nous portent à réfléchir sur ce que la science nous a apporté ces dernières années et qui sont loin d'être dénuées d'intérêt. Ainsi, le sol qui est un milieu aussi vivant que les plantes elles-mêmes, et composé de centaines d'espèces animales et végétales qui vivent en gros à partir de deux sources de nourriture: celle des débris végétaux (saprophytes) et celle des exsudats racinaires (commensaux). Ce que nous apprenons depuis peu, c'est que 80% des résultats de la photosynthèse des arbres et des plantes forestières sont investis dans le sol sous forme d'exsudats par les racines. Ce sont les microorganismes qui, au printemps, reprennent les nutriments et une partie de l'énergie stockée et les réintroduisent dans l'arbre. En d'autres termes, il y a une "conversation" constante entre l'arbre et le sol. Il semble que, lorsque la "conversation", c'est-à-dire les échanges entre le sol et l'arbre ne sont pas convenables, l'arbre a tendance à stocker ses nutriments de base en augmentant démesurément sa ramure.

Le fait de remettre au sol les BRF, on empêche ou on retarde la transformation des microorganismes tributaires des exsudats de commensaux en saprophytes. Ce changement de source de nourriture, pour une partie importante des microorganismes, cause la minéralisation de l'humus et la déperdition des nutriments accumulés durant plusieurs

décennies. C'est cette minéralisation qui est responsable de l'apparition des essences dites "indésirables", dont le seul rôle est de garder sur place des précieux nutriments qui font partie de toute l'architecture biologique, autant du sol que des plantes basses ou des arbres du milieu forestier.

La fragmentation des BRF, en milieu forestier, a donc pour but de maintenir le capital forestier pour retourner au plus tôt dans le cycle climacique au lieu d'en provoquer la dégradation et l'appauvrissement. Cela met en lumière notre perception "agricole" du milieu forestier où, après une récolte, on attend passivement l'autre. Beaucoup s'entendent sur le fait que le bois diminue de qualité depuis plusieurs années. Nous pensons la chose très plausible si l'on admet la "conversation" constante des arbres avec le sol. Le cycle de dégradation, répété à plusieurs reprises, occasionne sûrement des carences considérables mais difficiles à mesurer.

La période de l'année durant laquelle se font les travaux sylvicoles nous semble très importante. Il y a une bonne différence entre le bois d'hiver et le bois d'été. Le bois d'hiver sera surtout riche en amidon tandis que le bois d'été le sera en sucres et autres produits de la photosynthèse, en voie d'élaboration.

Cela nous mène à la question fondamentale de savoir pourquoi doit-on fragmenter le bois des rameaux plutôt que de le laisser à la surface du sol comme tel? Les abattis qu'on laisse à la surface du sol traditionnellement sont, dans les jours qui suivent, infectés principalement par un grand nombre de champignons. Cette infection est beaucoup plus rapide l'été que l'automne, alors que l'hiver empêche toute infection. Ces fungus ont pour caractéristique de produire un certain nombre d'antibiotiques qui a comme résultat d'empêcher le développement de la flore bactérienne. Pour que les nutriments passent dans la végétation à partir des rameaux morts, il faut que les bactéries jouent un rôle important en ce qu'elles sont la base du cyclage biologique, c'est-à-dire des chaînes trophiques par lesquelles les nutriments sont redistribués.

Pour éviter que les fungus "consomment" les rameaux à leur seul bénéfice, il faut donc faciliter l'attaque bactérienne en même temps que l'attaque fongique, prendre les produits donnés par la transformation de la lignine, en particulier les fractions humiques et permettre aux bactéries de s'en nourrir pour ainsi amorcer le grand cycle de la vie du sol. Ainsi, les bactéries font l'objet de prédation de la part des protozoaires, les protozoaires de la part des Acariens, les Acariens de la part des insectes et ainsi de suite. Cela représente la chaîne fondamentale de la transformation. Si les mêmes rameaux sont laissés en surface du sol, les champignons les "consomment" à leur seul profit, retournant les composés azotés à l'atmosphère et les autres éléments chimiques aux eaux de ruissellement, sans alimenter à la base cette chaîne de vie, responsable de la vie du sol et de la qualité des écosystèmes qui en dépendent.

Les rameaux étant réduits sous la forme de BRF, non seulement l'énergie des sucres de la cellulose et de la lignine sont réintroduit dans cette merveilleuse machine qu'est le sol, mais tous les éléments nutritifs qui leur sont attachés. Je me permets de vous souligner que ces nutriments sont dans des positions stratégiques pour être transformés efficacement. Les microorganismes qui sont dans nos sols forestiers depuis des millénaires, voire des millions d'années, sont parfaitement adaptés à cette nourriture au point de vue génétique et enzymatique. Ainsi, ces microorganismes, en équilibre avec le milieu, le climat et la nourriture qui leur sert de support vital, sont à même de cycler avec ordre et efficacité tous les éléments qui leur sont fournis. Il est donc important que les "plaies" faites par la fragmentation soient très grandes et permettent une infection-éclair à la fois par les fungus et les bactéries, favorisant ces dernières à la longue au détriment des premiers. La dimension des BRF n'est pas tellement importante, mais plutôt l'importance

des plaies permettant l'infection rapide. Depuis plusieurs décennies maintenant, le contenu en sapin de nos forêts est constamment à la hausse. Nos parcelles de Saint-Damien nous montrent que le sapin y germe, mais les semis meurent en fin de saison alors que l'épinette blanche persiste et augmente régulièrement en nombre et en taille.

Un scepticisme forestier de bon aloi

Léonard Otis • Je voudrais vous dire ce que j'ai vu de mes yeux, en forêt non pas dans les livres. Vous disiez que les éléments se lessivent après la coupe, mais si vous avez un massif forestier assez grand, ça devrait empêcher le lessivage aussi. Si vous faites une coupe à blanc toutefois, il est bien évident que les pertes soient grandes. A mon expérience, je sais que lorsque je fais telle chose et que les résultats sont négatifs, je comprends tout de suite que j'ai fait une erreur. Je suis personnellement intéressé à connaître les besoins de chaque essence et savoir si le sol sur place lui convient. Par observation, je sais que, si cette essence pousse bien, le sol lui convient. Je ne peux pas vous obstiner sur un petit monde de fungus et de bibites que je ne connais pas mais les résultats sont là.

J'ai observé que dans certaines parties de mes forêts, le bouleau jaune est presque complètement disparu alors que le long des chemins forestiers, il germe abondamment. Il y a donc ici un phénomène qui se passe. J'aimerais bien que l'on me dise que le bouleau jaune a besoin de telle chose pour sa croissance.

Gilles Lemieux • J'ai observé pour le bouleau jaune comme pour l'épinette blanche que ces essences viennent dans des systèmes édaphiques en aggradation, c'est-à-dire en voie de s'améliorer en augmentant l'énergie disponible, la diversité biologique, l'abondance des nutriments etc... En d'autres termes, où le sol va de mauvais ou médiocre à bon ou excellent. Le sapin, dans ces conditions, se comporte à l'inverse: il apparaît avec abondance et germe très bien lorsque le sol est en voie de dégradation par la minéralisation. Nous savons que les forêts naturelles que nous avons à la fin du siècle dernier n'avaient pas autant de sapin qu'aujourd'hui.

Léonard Otis • Ce que vous dites ici c'est que vous rendez les conditions plus favorables à la croissance de l'épinette que du sapin en fragmentant les biosurplus. Je voudrais à l'avenir savoir ce que ça prend pour l'épinette avec des analyses.

Gilles Lemieux • Il en est pour les épinettes comme pour les hommes. Il y a des réussites et des échecs quelles que soient les analyses. L'épinette blanche, entre autre, est compatible avec l'érable à sucre alors que le sapin l'est presque pas, sinon en signe de grande dégradation.

Les fonds de l'État.....

Georges-Aimé Bernard • Y a-t-il des fonds disponibles pour partir un tel projet sur les BRF puisque on ne peut espérer démarrer sans argent? Il faut donc de l'argent disponible pour des actions concrètes. S'il s'agit simplement de chapeauter une telle action, il faut se poser des questions!

Gaëtan Ruest • Pour réunir et impliquer les gens de la vallée, il faut que quelqu'un prenne l'initiative, faute de quoi on fait du "sur place".

Jean-Paul Robichaud • Ceux qui sont déjà sur des projets gouvernementaux ne peuvent s'impliquer parce que les représentants du gouvernement vont les obliger à faire

exactement l'inverse parce que je suis moi-même producteur sylvicole et j'en sais quelque chose!

Gaëtan Ruest • Nous voulons nous approprier le raisonnement et l'action, même si c'est très difficile. Si on reste assis, on ira nulle part. Il y a ici, avec les BRF, un secteur innovateur qu'on veut démarrer. La région est forestière et il y a là une occasion de valoriser nos productions agricoles, tout en améliorant notre production forestière. Nous voulons nous approprier notre développement et nos deux leviers dans la vallée sont la forêt et l'agriculture, sans négliger pour autant le secteur touristique et celui des mines.

Il faut regarder s'il n'y a pas là une occasion de nous lancer du côté des productions biologiques qui semblent un créneau d'avenir en garantissant la provenance de la région biologique par excellence. Nous avons les budgets nécessaires pour justifier une personne à plein temps dans le domaine.

Victor Tremblay • Le mandat qu'on donnera à Serge Malenfant peut s'étendre sur plus de trois semaines. Au départ d'un tel projet, il faudra colliger tout ce qui a été fait et constituer une banque de données pour permettre à tous les intéressés d'avoir accès à l'expertise et leur éviter de refaire à chaque fois toutes les démarches pour rassembler l'information. Il faut également donner un cadre opérationnel pour savoir comment avancer dans un tel dossier et quelles orientations on peut se donner afin de baliser des pistes pour faciliter la tâche à ceux qui veulent entrer dans ce domaine nouveau.

Georges-Aimé Bernard • La première facilité dont nous avons besoin après que le projet a bien été formulé, c'est de l'argent. J'aimerais savoir s'il y aura de l'argent disponible pour financer des projets?

Alban Lapointe • Le meilleur argent que vous pouvez avoir est d'obtenir qu'on ne vous mette pas les bois dans les roues par les règlements qui existent ou non.

Identifier les BRF comme priorité dans la vallée

Victor Tremblay • Il est important que nous identifions correctement les BRF comme priorité dans la vallée pour inciter et diriger ceux qui s'y intéresseront, faute de quoi le projet ne démarrera pas véritablement. Depuis un bon moment que nous discutons BRF, je n'ai entendu personne s'élever contre en indiquant des dangers d'application. Ça nous semble donc une avenue de développement très intéressante et qu'il nous faut privilégier.

Amendements organiques et amendements humifères

Georges-Aimé Bernard • Il faut souligner cependant que l'exportation des BRF du milieu forestier au milieu agricole reste une question qui mérite d'être approfondie. Il faut que la limite de 30% exprimée par M. Lemieux soit connue de tous pour que personne n'exporte tous ses BRF et ainsi appauvrisse toute sa forêt. D'un autre côté, les fermes ont généralement un bilan humique positif et ne nécessitent pas d'amendements et, de ce fait, je ne crois pas que nous ayons à diriger notre production de BRF vers les fermes ayant du bétail.

Gilles Lemieux • Vous touchez là un point important qui porte toujours à confusion par notre manque de connaissance de base en ce qui regarde le sol. Les fumiers et autres déchets organiques forment ce qui est convenu d'appeler des composts après fermentation. Leur application au sol n'a qu'un effet bref de quelques semaines à quelques mois, surtout visible par une amélioration passagère et la libération d'un grand

nombre d'éléments nutritifs dont l'un des principaux est l'azote. Il en va de même des "engrais verts".

Dans le cas qui nous intéresse ici, les BRF sont des "*amendements humifères*" qui servent avant tout à structurer en profondeur le sol, l'assouplir, en remonter le pH, refaire la structure, augmentant la qualité de son atmosphère, tout en contribuant au drainage, tous types de modifications qui rendent la productivité et la santé des végétaux bien meilleures et cela sur des périodes qui peuvent atteindre 10 années. Il y a donc place pour l'apport organique des fumiers et composts et pour l'amendement humifère des BRF. Nous donnons ainsi au sol agricole toutes les qualités des sols forestiers.

L'expérience de la Beauce dans la vallée de la Chaudière

Edgar Guay • Mes implications dans la vie sociale, lorsque j'étais sous-ministre, ont consisté pendant plusieurs années à remettre au travail des hommes qui en étaient dépourvus, en particulier dans le milieu forestier. L'expérience a débuté dans la Beauce, avec une petite équipe de 5 hommes au Service Social de l'endroit. On a donc choisi de remettre les gens au travail un à un.

C'est ainsi que l'idée de la corvée est revenue à la surface, tradition toujours vivante dans le cas des catastrophes locales. La leçon de cet acte collectif est extraordinaire en ce que la communauté n'attendait pas que ceux qui étaient touchés voient se dégrader leurs conditions de vie et leur moral. C'est là une intervention que tous comprennent sans être obligé de faire de grandes descriptions et de grandes sollicitations. Autre fait important, tous se sentaient obligés de participer depuis les notables de la place jusqu'aux plus humbles. Le résultat se faisait sentir également dans la coordination des ressources. L'arrivée de l'État ou de l'assurance industrielle a fait que chacun s'est spécialisé dans un domaine particulier et toute la cohésion s'est évanouie.

C'est ainsi que les idées fondamentales de la corvée ont été utilisées pour la remise au travail. C'est ainsi qu'on a commencé à mettre les personnes au travail. Lorsque l'usine de la Glendale a brûlé et que 325 emplois étaient perdus à Ste-Marie de Beauce, les 5 responsables du Service Social local se sont offerts au maire pour organiser une corvée. Deux semaines plus tard, l'usine était entièrement reconstruite. Par la suite, un grand nombre de grandes sociétés sont venues offrir aux habitants de la vallée de la Chaudière des petites réceptions pour les remercier et les féliciter d'un tel geste. C'est à partir de ce point qu'un grand nombre de PME se sont installées et prospèrent malgré toutes les difficultés économiques actuelles. C'est comme ça que, de 75% d'assistés sociaux, plusieurs municipalités n'en ont plus aucun aujourd'hui. La Beauce est restée marquée de cet événement et demeure la région du Québec qui a le moins de chômage en 1991.

Pourquoi n'avons-nous jamais investi dans notre gagne-pain?

Léonard Otis • J'ai toujours été bouleversé et n'ai jamais pu comprendre pourquoi une université comme la vôtre ne s'est jamais penchée sur une région comme la nôtre où la forêt est la base de l'économie et le gagne-pain de tous pour que nous en gardions le contrôle et en obtenions les bénéfices escomptés. Ce désintéressement nous a amené où nous sommes aujourd'hui. Pourquoi percevons-nous la forêt comme quelque chose de lointain et dangereux alors que nous en vivons tous? Comment sommes-nous aussi indifférents devant notre gagne-pain collectif? En regardant les monographies publiées lors du centenaire de nos paroisses, nous constatons toujours la même chose: l'exploitation de la forêt cause une augmentation de population puis la fin de l'exploitation voit la population diminuer.

Comme la forêt est notre ressource première, il faut nous organiser pour la faire produire à pleine capacité, sans négliger les à-côtés comme la faune. Par la suite, il faut s'occuper de la transformation du bois produit et la rendre le plus rentable possible. Quand il est question d'argent dans la transformation, personne ne s'occupe du développement régional. Si les affaires baissent, ils mettent la clef dans la porte et que les gens de la région s'arrangent avec leurs problèmes.

J'espère que la crise actuelle dans l'industrie forestière nous fera réfléchir pour que nous sortions finalement de la dèche dans laquelle nous sommes enlisés. Les premiers responsables de la situation ce sont nous les québécois.

La reconnaissance de notre manque de responsabilité

Gilles Lemieux • C'est une des rares fois que j'entends ces propos qui stigmatisent notre comportement de québécois et qui reconnaît que nous sommes les artisans de nos difficultés actuelles. Tant qu'on ne reconnaît pas nous-mêmes nos défauts et nos manquements, il n'y a rien à faire pour améliorer la situation.

Léonard Otis • Je blâme les autres, mais nous n'avons pas su prendre la place qui est nôtre. On attend maintenant de nouvelles formules pour reprendre en main notre forêt, mais je vous assure que c'est loin d'être facile. Nous sommes maintenant obligés de faire la preuve que c'est possible, à condition d'avoir un prix convenable pour la matière première. Sur mes terres, j'ai prélevé en 30 ans 62,000m³ de bois et j'ai toujours sur pied plus de 38,000m³ sur moins de 300 hectares.

La situation bizarre et loufoque de l'économie forestière québécoise

Gilles Lemieux • De tous les grands pays forestiers au monde, nous sommes les seuls où l'industrie de récolte et de transformation ne lui appartient pas. La Finlande et la Suède financent leur industrie elles-mêmes. Il y a peu de temps, les frères Lemaire ont voulu se porter acquéreurs d'une partie importante de l'industrie française et ils ont été assez rapidement éconduits; l'industrie papetière étant stratégique. Ici, peu importe la source de capitaux pourvus qu'ils soient étrangers et se porter acquéreur de tout ce qu'il y a sur le marché et toujours à très bon compte. Cela indique clairement que nous n'avons jamais fait d'effort pour garder le capital que nous générons chez-nous. L'argent de la forêt a toujours été "pompé" vers l'extérieur et maintenant, nous nous trouvons devant ce que nous avons économisé et investi, c'est-à-dire à peu près rien si ce n'est que des forêts plus ou moins dévastées, où le bois coûte maintenant trop cher.

Léonard Otis • À partir du moment où l'on demande aux autres d'investir dans l'industrie, ceci indique clairement qu'on va les servir. Une région comme la nôtre dépense 38,000,000.00\$ dans l'achat de billets de loterie annuellement. Il y a donc de l'argent disponible pour la loterie, mais il n'y en a pas pour nous développer convenablement. Dans nos conditions, 200ha sont suffisants pour faire vivre une famille uniquement de la forêt. Une forêt bien aménagée produit trois fois ce que produisent les forêts publiques exploitées par la grande industrie.

Il faut être partenaire dans la transformation du bois. L'exemple de l'usine de Cabano sur le lac Témiscouata est significatif, où la population est partenaire à 10%. Cette usine fait des profits et a des contrats assurés pour plus d'une année à l'avance alors que d'autres se voient obligés de fermer à cause du manque de débouchés. Les volumes de bois transformés ont été multipliés par trois depuis le début et l'argent qui est fait est investi

dans l'usine, non pas exporté à l'étranger. Il faut choisir les bonnes compagnies pour transformer la matière première parce qu'il y en a des bonnes et des mauvaises.

Développer la vie intellectuelle locale.

Edgar Guay • Je me rends compte depuis quelques années que les gens ne lisent pas, en particulier la documentation courante. Il faudrait mettre sur pied un bon petit centre de documentation avec quelqu'un qui indiquerait ce qui est intéressant de lire. Cela permettrait d'animer les conversations et favoriserait les échanges de connaissances et d'opinions entre les gens de la région. Si notre groupe (GCBR) tient le coup depuis plus de 12 ans, c'est grâce aux échanges constants de documents, d'idées, de connaissances acquises, d'opinions, etc...

Dans ma carrière à la fonction publique tant fédérale que provinciale, j'ai eu l'occasion de constater que le nombre de "morts intellectuels vivants à l'âge de 30 ans" est bien plus grand qu'on le soupçonne. Dans un petit pays comme celui-ci, quand les gens cessent de lire, de s'informer et de discuter, c'est la sclérose sociale qui s'installe et en peu de temps.

BRF et litière: deux choses différentes

Georges-Aimé Bernard • Lors du colloque de 1985, M. Claude Camiré a fait remarquer qu'en Allemagne, on avait interdit la récolte de la litière forestière parce qu'elle ruinait la forêt. N'y a-t-il pas un danger ici?

Edgar Guay • La question ne se pose pas en ces termes ici puisqu'on ne récolte pas la litière forestière comme les paysans allemands le faisaient, soit pour le chauffage (fagots) ou comme litière pour les bêtes. Pour notre part, nous nous en tenons à récolter une partie des BRF, sans rien prélever sur la litière en place.

Si on observe comment nous en sommes venus à gérer notre patrimoine, nous enlevons non seulement les bois de rameaux en les entassant sous forme d'andains ou en les brûlant comme le fait souvent l'État, mais également avec une partie importante de l'humus qui a été arraché par les machines utilisées. Nous préconisons le retour des bois raméaux directement dans la litière et en exporter très occasionnellement une minime partie.

On a dû empêcher les paysans de détruire l'humus parce que c'était sans mesure. Il en va de même pour les pêcheries au Québec, où on doit imposer de quotas parce que les prélèvements de poissons se font sans mesure, allant jusqu'à la destruction complète de la ressource.

La valeur réelle des BRF

Esther Dionne • Je m'étonne que plusieurs personnes soient réticentes à exploiter le bois raméal quant on se lamente à tous les saints pour que de grandes compagnies viennent vider nos forêts pour s'en aller, après les avoir épuisés, avec tous les profits.

Edgar Guay • Il faut faire la différence entre le bois raméal et le bois caulinaire. Nous estimons sommairement qu'il se "perd" annuellement au Québec quelques 50,000,000 de mètres cubes. Les résidus de coupe qui restent sur le terrain se décomposent, tout en laissant le sol forestier s'altérer et donnant des pertes énormes de nutriments qui s'écoulent dans les ruisseaux.

Gaëtan Ruest • Diriez-vous qu'en fragmentant les branches sur place, on permet à la nature de garder sur place plus de nutriments que si l'on procède de façon traditionnelle en laissant les branches sur le sol.

Gilles Lemieux • Le système naturel est de garder le plus possible de nutriments dans les cycles naturels. Ce qui n'est pas naturel, c'est de prélever les grumes qui ne contiennent presque pas de nutriments et d'aboutir à des pertes énormes tout simplement par méconnaissance des phénomènes naturels. L'une des pertes les plus importantes, dans une mauvaise gestion des résidus de coupe, est celle du calcium qui doit obligatoirement passer par le sol et être ainsi réintroduit dans les arbres. Après fragmentation, les nutriments restent dans le système édaphique. Lorsque le bois des rameaux n'est pas fragmenté, il est attaqué par les fungus uniquement et les nutriments coulent sur le sol sans pouvoir être retenus à l'intérieur des cycles biologiques du sol et se retrouvent dans les eaux de ruissellement vers les cours d'eau. Les Américains ont montré que c'est en décembre et janvier de la deuxième année après la coupe que les pertes sont les plus grandes.

Nous pensons que, dans un temps qui viendra à moyen terme, la fragmentation se fera à l'exploitation ainsi que l'écorçage, limitant ainsi au minimum les pertes en nutriments, tout en diminuant le volume des résidus d'écorces accumulés autour des papeteries. Ainsi nous retournons toutes les protéines possibles au sol, tout en diminuant de 15 à 20% le poids des bois au transport vers l'usine.

Georges-Aimé Bernard • Seriez-vous en mesure de rédiger et de présenter un mémoire bien structuré au gouvernement sur ce que vous préconisez dans les commentaires sur le travail de Friedman?

Le véritable rôle des universités et du GCBR

Gilles Lemieux • Ce n'est le rôle de l'université, ni d'un groupe comme le nôtre de se changer en mouvement de pression parce que les causes forestières sont tellement nombreuses que la vie deviendrait impossible. Notre rôle fondamental est l'acquisition et la diffusion de la connaissance vers des gens comme vous. Il me serait très agréable de vous aider dans ce domaine, voire même de procéder à la rédaction avec vous, mais ce rôle de pression est le vôtre entièrement.

Georges-Aimé Bernard • Je ne pourrais signer un document sur des choses que je ne comprends pas.

Gilles Lemieux • Cela indique que vous manquez de connaissances forestières et qu'il faut que ces connaissances à la base du jugement soient bien meilleures qu'elles le sont actuellement. Cela indique également que l'Université et l'État n'ont pas joué le rôle qui est le leur, en apportant ces connaissances jusqu'à vous. Notre présence ici a pour but de combler un peu ce grand fossé.

Les actions actuelles et à venir

Georges-Aimé Bernard • Actuellement, les machines en forêt prennent l'arbre au complet mais il faudrait que nous ayons un moratoire d'au moins 20 ans sur l'utilisation de telles machines pour garder le bois raméal sur place plutôt que de le passer directement à la fabrication des papiers comme aujourd'hui.

Gaëtan Ruest • L'année 1993 sera notre année forestière en tant que **capitale** et fera sans doute le milieu idéal pour des conférences et des colloques sur la forêt. Déjà un

groupe s'est réuni et a rassemblé plusieurs idées, demandant au gouvernement d'avoir droit de regard sur la forêt de cette vallée.

Léonard Otis • Pourquoi ne dirions-nous pas que l'on prend possession, non pas droit de regard, parce que le regard n'apporte rien. Ça va faire sursauter!. Il faut mener la bataille en prouvant qu'on peut faire mieux que l'État actuellement. Il faut mettre l'opinion publique de notre côté, en préparant un excellent dossier sur la question et nous gagnerons notre point. Si la question est mal amenée devant l'opinion publique, c'est une catastrophe assurée.

Gaëtan Ruest • Il faut de plus en plus préparer des gens qui ont une vision nouvelle des choses pour que, dans leur milieu, les nouvelles idées prennent racine pour, à notre tour, faire émerger des idées qui mènent à l'action.

Léonard Otis • Personne ne peut dire que le système actuel doit être maintenu et amélioré. En faisant la preuve qu'il y a place pour l'amélioration, on ne peut que gagner des appuis convaincus.

Gilles Lemieux • Il y a des limites à la réduction des coûts pour une même industrie. Il faut que l'industrie du bois soit diversifiée et que la concurrence soit établie à travers les différents transformateurs.

Les tactiques de l'industrie pour monopoliser la ressource

Léonard Otis • Nous avons actuellement sous les yeux l'exemple de la Donohue de Matane qui nous porte à réfléchir profondément sur la question forestière. Les deux protagonistes de l'affaire n'ont mis que 30,000,000\$ alors que l'État en a mis plus de 200,000,000\$. La production de pâte ne les intéressait pas vraiment, il y a actuellement une baisse dans le prix du papier journal. Toutefois, ils auraient besoin de papier supercalendré en prenant la population en otage afin que l'État investisse des sommes colossales supplémentaires pour la deuxième phase. En plus, il faudrait que les producteurs de bois baissent les prix qu'ils demandent. Nous leur vendons du tremble au prix coûtant cette année et ils disent que c'est encore trop cher.

Devant la crise que l'industrie forestière subit actuellement, il faut admettre que notre irresponsabilité collective a beaucoup à y faire. Nous devons être assez intelligents pour analyser les vrais problèmes qui nous ont menés où nous sommes aujourd'hui. Il faut nous orienter vers la baisse de nos coûts de transformation pour atteindre une véritable rentabilité.

Il nous faut également aller vers des formules motivantes de partenariat qui crée le plus d'emplois. Si le producteur efficace et productif est partenaire avec l'usine qui transforme le bois qu'il produit, il devient très motivé, non seulement dans sa production mais également dans celle de l'usine. Il en va de même pour le travailleur en usine qui doit être motivé, compétent, efficace et productif. Il faut s'assurer que les deux ont une part de responsabilité dans l'usine de transformation. Il faut donc aller vers une formule de partenariat depuis la sylviculture jusqu'à la mise en marché et le transport du produit fini sur les marchés de consommation.

L'industrie actuelle est structurée presque à l'inverse, dominée par de grands bailleurs de fonds, dont le seul et unique but est de faire le plus d'argent possible. Dans ce système, tant le petit producteur forestier que l'ouvrier forestier ne sont que des exécutants, rien de plus.

Si l'usine dégage des profits intéressants, on se hâte à la déprécier. Plus vite elle est dépréciée, plus vite on peut faire chanter l'État. Après cinq ans, une usine qui fait le moins de bénéfices est complètement dépréciée. Il devient donc possible de la fermer sans que les actionnaires soient le moins inquiétés par des pertes éventuelles. A partir de ce moment, on demande des avantages de la part de l'État, faute de quoi on ferme l'usine en question. C'est la technique de l'industrie depuis plus de 100 ans.

L'exemple des Scandinaves

J'ai été en Suède et en Finlande, où les usines sont la propriété en partenariat avec les travailleurs. J'ai été étonné de l'attachement des forestiers à leurs forêts et à leurs usines en disant que c'était la moindre des choses parce que c'est la forêt et ses produits qui les font vivre correctement. Tous admettent que le bon fonctionnement de l'industrie se reflète dans l'augmentation de la valeur des propriétés et des forêts; c'est également l'avenir de toute la société.

En 1975, les Finlandais venaient d'agrandir une usine parce qu'on venait de trouver un nouveau procédé en ajoutant du talc au papier journal en augmentant ainsi de 300,00\$ la tonne la valeur du papier. Pour ce faire, ils n'ont pas hésité à mettre au rebut un équipement tout neuf d'une valeur de 32,000,000,00\$ parce qu'on venait de mettre au point un nouveau mode de production plus rentable. Ici nous avons des machines qui ont presque un siècle et on pense qu'elles sont encore bonnes pour un autre siècle. Les Suédois nous ont dit qu'ils avaient l'industrie forestière la plus endettée au monde, mais par contre la plus rentable et la plus efficace.

L'industrie forestière québécois est désuète et hyperprotégée

Pour avoir fouillé la question de l'industrie forestière pendant plus de trente ans, la catastrophe qui nous tombe dessus n'a rien d'étonnant. Le secteur des papetières est le plus protégé de toutes les industries canadiennes. On n'a jamais voulu innover et la conclusion de la Commission Tremblay, en 1974, était qu'il nous faudrait repartir à zéro au Québec à cause des performances et de l'emplacement de ces dernières.

À titre d'exemple, un grand nombre d'usines sont situées à l'embouchure des rivières parce qu'elles recevaient le bois par la drave. Par contre, la qualité physique du sol (sables, limons, argiles...) ne permet pas d'augmenter la vitesse des machines à cause des vibrations générées.

La moyenne de tonnes/heure/homme au Québec étaient de 9 heures, plusieurs à plus de 14 heures alors que la moyenne en Suède est de 2 heures. Nous avons encore plusieurs usines qui nécessitent deux tonnes de fibres pour fabriquer une tonne de carton alors qu'en Suède une tonne de fibre donne une tonne de carton.

Lorsque le Ministre Côté dit que le bois est trop cher pour être concurrentiel, il ne dit pas qu'il faut deux tonnes de fibres pour faire une tonne de papier. Il ne nous dit pas non plus qu'il faut trois hommes pour faire une tonne de papier alors que la Suède n'en a qu'un seul. C'est la faute aux industriels qui n'ont pas pris le virage technologique quand c'était le temps.

Nous avons rencontré également des chercheurs universitaires qui étaient pas mal plus impliqués que ceux de la faculté de Foresterie de Laval qui nous ont répété que l'avenir de leur économie était celle de la forêt et de ses produits et pour s'en assurer, il faut être à la fine pointe de la technologie. Nous avons rencontré l'un de ces chercheurs lors d'un congrès à St-Félicien qui dit comprendre notre frustration en notant que nous gaspillons

les deux-tiers de notre production forestière en plus avec des usines de transformation complètement déphasées.

L'utilisation des BRF représente la plus récente innovation technologique.

Esther Dionne • Je voudrais reprendre ce que M. Otis viens de dire lorsqu'il parle de la fine pointe de la technologie. Il est tout-à-fait vrai qu'il nous faut être à la fine pointe de l'innovation dans tous les domaines, et actuellement l'introduction des BRF en agriculture représente cette fine point de l'innovation. Il est entendu que tous ne veulent pas être à la fine pointe de l'innovation et qu'il sera toujours plus facile d'utiliser des engrais de synthèse fortement subventionnés. Ils devons ainsi recommencer tous les ans alors qu'un traitement aux BRF vaut pour plusieurs années.

L'INTRODUCTION DES BRF DANS LE PLAN DE RELANCE DE LA VALLÉE DE LA MATAPÉDIA: une proposition à tous.

Gilles Lemieux • Je vous remercie de m'avoir invité à vous adresser la parole dans une optique particulière, celle d'un projet de relance de votre région. Je vous apporte le fruit de mes observations à travers le monde et de mes réflexions. Je vous propose un projet de développement à la fois industriel, agricole et forestier à partir d'une base étroite, innovatrice, non conventionnelle et susceptible d'avoir des retombées techniques, scientifiques, économiques et sociales importantes. Le tout prend comme base de départ, les hommes, l'intelligence, les ressources et la position géographique de cette région pour atteindre ce qui ne l'a jamais été complètement.

LES VALEURS

La plus grande et la plus dénigrée: LES HOMMES DE LA TERRE.

- a) Le passage des valeurs collectives aux valeurs individuelles avec comme compromis la concentration.
- b) Le paradoxe est tout-à-fait extraordinaire en privilégiant les valeurs urbaines par opposition à celles de la famille.
- c) Le résultat est de réduire à l'état d'industrie primaire toute la vie rurale, en canalisant la main-d'oeuvre vers les villes.
- d) La suite est prévisible dans notre monde "démocratique"; tout ce qui est extérieur à la ville devient marginal et de valeur négligeable.
- e) La dernière étape est celle que nous vivons actuellement avec une perte de contact avec la réalité et où la fantaisie économique devient le maître-d'oeuvre de notre société occidentale.

En privilégiant les valeurs personnelles, on y remplace responsabilité par **bien-être**. C'est la politique d'achat de la culture des âmes et des consciences tant sociales que personnelles, sans risque avec des assurances de l'État, partout jusqu'à ce que ce dernier plie les genoux comme de nos jours.

C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre ce qui arrive à cette région, surtout de la Gaspésie maritime et dans une perspective plus large, à tout le Québec.

NOUS APPARTENONS À UNE VIEILLE CIVILISATION PAYSANNE QU'ON LE VEUILLE OU NON.

L'attachement que vous portez à votre terre et à ce pays en est la preuve la plus éclatante. Le déficit qu'il faut relever est de mettre en harmonie la terre et l'économie dans le contexte évolutif de l'Homme, tout en maintenant les vraies valeurs de base que représentent la terre et la famille.

Pour ce faire il faut des buts réalistes, complexes et évolutifs, tout en pratiquant l'entraide et la concurrence en même temps. Il faut beaucoup d'intelligence et de perspicacité pour y arriver.

L'AVENIR DE CETTE VALLÉE

Je me permets de souligner que vous semblez encore attacher beaucoup de valeur aux relations avec la politique, les politiciens et l'argent, en demandant constamment leur aide. Je me permets respectueusement de souligner que vous êtes à l'encontre des réalités politiques. Dans une société basée sur des valeurs personnelles, il faut procéder à l'inverse et mettre la politique et les politiciens au service de la communauté, pourvu qu'elle aie des buts et de la cohésion.

Je vous propose donc de mettre en forme un mode de développement à partir de bases étroites et donnant vers des horizons nombreux et complexes. C'est, en réalité, l'inverse des politiques proposées par la politique politicienne où l'on propose des choses simples sur une base large, rencontrant le consensus de chacun et où tout est achetable en terme de votes. Ces politiques mènent à la concentration et plus tard à la déchéance sociale.

La nécessité de posséder la terre et surtout la terre forestière

La tentation est grande de demander à l'État de supporter le fond de terre alors que les ouvriers en récolte les fruits. J'espère que les citoyens de cette vallée auront compris, après ce qui s'est passé dans les 4 ou 5 dernières décennies, qu'il n'y pas d'avenir ainsi.

Dans la vie paroissiale, nous avons toujours exigé de ceux qui gèrent le bien communal qu'ils tiennent "FEU ET LIEU" dans la paroisse. Il en va de même dans la vie sociale et économique; **IL N'Y A QUE CEUX QUI POSSÈDENT QUI DÉCIDENT ET SONT ÉCOUTÉS PAR LEURS SEMBLABLES ET PAR LES POLITIENS.**

A mon avis, toutes nouvelles orientations doivent passer avant tout par la possession de la terre forestière puisqu'elle est de loin la ressource la plus importante et la plus significative en terme de développement économique et social. Sans le contrôle exclusif de la terre de cette vallée par ses habitants, il n'y a pas de développement possible.

Cette terre forestière doit avoir les dimensions propres à faire vivre son propriétaire dans le cadre économique qui se développe dans un avenir prévisible. On devra obligatoirement procéder à la **DÉSAGRICULTURATION** du mode actuel de tenure, dont le lot de 60 arpents à 90 acres est la base de la division, base qui était valable en 1850, mais qui n'a rien à voir avec nos besoins actuels.

La logique veut que les superficies qui formeront le parc forestier de chacun soient évaluées en centaines, sinon en milliers d'hectares propres à assurer une vie convenable à leur propriétaire et en fonction de diverses spécialisations.

LA COMMERCIALISATION.

L'histoire du siècle qui s'achève nous montre combien il est illusoire de fonder le développement durable sur la seule exploitation forestière pour des fins industrielles semi-ouvrées à l'exportation.

a) IL FAUT SONGER À METTRE SUR PIED UN SYSTÈME DE COMMERCIALISATION À PARTIR DE LA VALLÉE VERS LES PAYS

ÉTRANGERS PARTICULIÈREMENT Á L'EXTÉRIEUR DU MARCHÉ NORD-AMÉRICAIN.

b) IL FAUT SONGER Á LA PRODUCTION DE BOIS DE QUALITÉ ET DÈS LORS AU COMMERCE DE CES DERNIERS.

c) IL FAUT SONGER Á LA PRODUCTION DE PRODUITS OUVRÉS OU SEMI-OUVRÉS. UNE LENTE INTRODUCTION AU COMMERCE DES BOIS TROPICAUX DE QUALITÉ DOIT ÊTRE ENVISAGÉE AU DÉPART.

LE FINANCEMENT.

Il doit se faire lentement à partir des fonds générés dans la vallée par des économies locales pour éviter de faire affaire avec les banques ou toutes autres institutions financières, ce qui serait fatal.

Il est tout aussi dangereux, sinon plus encore, de compter sur les largesses de l'État, mais il est important que les politiciens locaux soient les "chiens de garde de la vallée" non pas les anges gardiens de *dieu le père* qui est à Québec, Ottawa, Washington ou ailleurs. Ces mêmes politiciens seront les émissaires de la vallée, non pas ceux de l'État central.

LES DÉVELOPPEMENTS SECONDAIRES

Selon les types de relations générés et l'esprit d'entreprise suscité, des développements secondaires originaux verront le jour sans aucun doute en particulier dans les domaines mécaniques et électroniques. Les canaux de communication ouverts par le commerce international devraient être précieux pour ouvrir de nouveaux marchés aux retombées secondaires.

LE SECTEUR AGRICOLE.

On ne peut passer sous silence le secteur agricole, même s'il est moins important en superficie que celui de la forêt. Il faut au plus tôt allier l'un à l'autre, dans un développement agroforestier original, logique et d'intérêt pour tous.

Nos travaux des dernières années nous indiquent que l'utilisation des bois raméaux fragmentés sont capables d'induire une augmentation sensible de la récolte de la majorité des cultures, particulièrement celles que vous pratiquez dans la vallée. Nous proposons donc d'allier les ressources de la forêt à celles de l'agriculture, qui sont les deux ressources de base de la vallée en dehors de celle des hommes.

C'est en augmentant la qualité des sols que les BRF sont capables d'augmenter la quantité et la qualité des récoltes. Nous pouvons, à l'aide de ces bois fragmentés, donner aux terres agricoles, les qualités que nous trouvons dans les meilleurs sols forestiers.

LES NOUVELLES CULTURES.

Les BRF de différentes essences ont des propriétés qui leur sont propres et peuvent avoir une influence sur la qualité des cultures. La culture de plantes aromatiques, sur une petite échelle au début, puis à une plus grande avec le développement des marchés et des connaissances acquises. On peut joindre à ces dernières certaines plantes indigènes locales, desquelles on peut tirer des huiles essentielles par entraînement à la vapeur.

Nous pensons que la situation de la vallée pourrait être très avantageuse pour la production d'huiles de très haute qualité qui commandent des prix élevés sur les marchés

internationaux. Ces cultures sont une entrée intéressante, non seulement sur le marché des arômes mais également sur celui de la pharmacie.

LES HUILES ESSENTIELLES.

Nous venons de faire allusion aux procédés d'entraînement des huiles par la vapeur d'eau. Il faut remarquer que les conifères qui poussent dans le domaine forestier de la vallée sont également riches en huiles essentielles et en résines. Nous pensons ici au pin blanc, à l'épinette noire, au sapin et au thuya. Ces huiles font l'objet d'un commerce international important, mais variable, et souvent peu lucratif à cause du contrôle effectué par le marché de New-York.

Nous pensons que comme pour le bois, ces huiles pourraient être traitées sur place par différents procédés dont celui du "fractionnement" dans des colonnes et ainsi donner naissance à des dizaines, voire des centaines de nouveaux produits. Il en va de même pour les arômes. Un commerce international des bois tropicaux pourrait également déboucher sur l'utilisation et la transformation d'autres huiles comme le copra, le poivre, etc.

Comme pour le bois, dans un second souffle, l'acquisition d'expertise à propos de l'entraînement et la distillation suivie du fractionnement, pourrait donner naissance à une industrie secondaire technique, mécanique, électronique, informatique....

L'ÉDUCATION SPÉCIALISÉE ET LES CONNAISSANCES.

Ce qui nous proposons ici est un développement à partir de bases étroites, liées aux caractéristiques du pays matapédien, de ses ressources et de sa population. Ceci ne veut pas dire que tous les ingrédients y soient et en particulier les connaissances.

Nous en profitons pour souligner le fait que le secteur forestier est le seul de toute notre société qui n'ait pas de cours spécialisés qui mènent aux connaissances de base nécessaires à la production de bois. Toutes les connaissances acquises par la société dans le domaine forestier sont liées de près à la production de grumes, planches ou autres, mais jamais aux mécanismes de croissance. L'éducation dispensée dans le milieu forestier à tous les niveaux ne touche que l'exploitation et ses séquelles, la description des différents paramètres ou encore la protection contre la perte de qualité des bois à être exploités.

Il faut mettre sur pied, dans les meilleurs délais, un plan de recherche sur la production de bois au niveau universitaire et, cette fois financé par l'État, en même temps qu'il faut orienter l'enseignement dans ce domaine au niveau secondaire et collégial. L'enseignement dispensé actuellement ne touche que l'exploitation et la transformation primaire en ce qui regarde les besoins de l'État et des grandes sociétés d'exploitation. Il faut faire pression auprès de l'État, mais surtout auprès des recteurs de nos universités qui sont toujours oubliés. Sous bien des angles, ils ont plus de pouvoirs que nos politiciens.

LA CHIMIE.

Si le cracking et toutes les techniques de fractionnement des huiles et du contrôle de qualité sont la pierre d'achoppement de l'édifice, il va sans dire que le rôle des chimistes et des ingénieurs chimistes est d'une importance sans pareil. Il faut faire la promotion de ces professions et, dans le cadre des relations avec l'étranger, particulièrement avec les pays francophones d'Europe, favoriser au maximum les échanges et surtout envoyer nos jeunes talents se perfectionner auprès de maîtres de grande culture qui ont une longue expérience.

LA FORMATION DE CHIMISTES ET D'INGÉNIEURS CHIMISTES DEVIENT

DONC UNE PRIORITÉ. Il faut tout faire pour que ce soit des jeunes de la vallée qui reçoivent cette éducation et éviter d'acheter des cerveaux de l'étranger.

LES LANGUES.

Un atout majeur dans le commerce international est de pouvoir discuter avec l'acheteur dans sa langue propre. Bien que l'anglais soit largement utilisé dans le commerce international, rien n'a plus de charme auprès d'un acheteur de voir reconnaître sa langue et ses subtilités. Nous croyons que l'apprentissage des langues étrangères devrait être une priorité très tôt, principalement les grandes langues commerçantes du monde comme l'espagnol, l'allemand, le russe, le japonais, le chinois (mandarin), le swahéli pour tout le centre africain, le portugais (Afrique et Brésil).... Tous ne peuvent être appelés à connaître plusieurs langues, mais tous ceux qui seront au commerce extérieur devraient être capables d'en manipuler plusieurs.

LE TEMPS

Tous les points que nous venons de développer sommairement ne représentent que les objectifs dans un plan de développement portant sur au moins 25 ans. Dans leur ensemble, ils sont conformes au type de société qui prend forme depuis quelques années. Nous vivons en présence de tous les coins de la terre dans notre "jardin", avec un protectionnisme minimum. Il vaut mieux s'appropriier toutes les facettes de cet univers que de "se faire consommer par lui" en tant que matière première, à vil prix.

Une proposition cohérente avec "Urgence-Rurale"

Jean-Paul Robichaud • En tant que résident de la Matapédia et qui veut investir du temps et de l'argent pour pouvoir vivre chez-nous, cette rencontre et ces discussions sont réconfortantes. Je vous rappelle que je fais partie de la coalition "Urgence-Rurale" et ce que nous projetons et discutons ici sont tout-à-fait ce que nous désirons faire. J'aime bien une réunion comme celle-ci qui n'est pas trop structurée, qui permet des échanges plus spontanés pour tous.

La question forestière commence à bouger d'une façon réaliste

Léonard Otis • Je suis content d'avoir assisté à une réunion avec des gens qui ont eu l'occasion de réfléchir aux problèmes qui sont les nôtres et qui viennent nous dire ce qu'ils en pensent et nous indiquer quel chemin que nous devrions prendre. Toutefois, c'est à nous que reviennent les décisions de prendre tel ou tel chemin.

Je suis également très content de constater qu'il y a plusieurs personnes intéressées à cette réunion. Il y a plus de 20 ans que je mets le problème forestier sur la place publique et il semble bien maintenant que ça démarre pour de bon cette fois.

Une aide à l'agriculture fondamentale et aux jeunes.

Sylvain Dionne • Pour ce qui est de la valeur des BRF, je n'avais pas à être convaincu, mais pour ce qui est de nous prendre en main collectivement dans la vallée, je suis très heureux de constater qu'il y a un réveil. Je suis jeune et n'ai pas l'intention de m'expatrier hors de la vallée.

Jean-Claude Bérubé • Je suis content de savoir maintenant ce que sont les BRF depuis le temps que j'en entends parler. Par contre, je suis content de connaître une autre facette

de M. Lemieux, professeur que j'avais connu à l'Université Laval, avec son approche au niveau développement. Je trouve quand même dommage que des personnes extérieures à la vallée viennent nous dire quoi faire. C'est intéressant de discuter de nos problèmes de développement, mais il ne faudrait pas que nous nous en tenions à ça.

Serge Malenfant • Je suis d'accord avec les propos de M. Lemieux, le travail doit être fait par nous, et c'est à nous que reviennent les décisions. Ce que je retiens également, c'est que lorsque nous aurons besoin d'appuis, ce sera à nous de faire les premiers pas et d'aller chercher l'aide dont nous avons besoin. C'est important de redire qu'il nous revient de faire l'ouvrage.

Esther Dionne • Je suis très contente de voir que des gens nous arrivent avec des connaissances et des expériences palpables qui font plaisir. Cela nous incite à aller plus loin, surtout à la suite de la réunion du lac au Saumon avec M^{me} Smeesters. Enfin, la région de la Matapédia veut se prendre en main pour garder son potentiel que représente la jeunesse.

Remerciements

Jean-Claude Bérubé • Je veux remercier l'équipe sur les BRF qui nous indique comment partir et comment réussir avec les BRF..

Louis Drainville • Je réitère mes remerciements à la suite des autres au GCBR, mais également à M. Otis qui a apporté beaucoup au débat de la journée. Je pense qu'il y a beaucoup de possibilités autour de la mise en valeur des BRF, tant en agriculture que dans l'élevage de la faune comme le cerf, le bison, le sanglier, etc.

Johanne Dubé • Je suis satisfaite de la journée. Il y a près de deux ans que je m'intéresse aux BRF, et pour la première fois ici, je constate qu'il y a une volonté collective pour la mise en valeur. Il y a beaucoup de volontés individuelles depuis Montréal à Gaspé, mais cette volonté collective me fait chaud au coeur parce qu'il y a ici un potentiel pour faire émerger ce dossier que je considère comme extrêmement important. C'est une découverte d'envergure internationale qui a été faite ici au Québec par M. Guay et qui a un potentiel énorme. L'apport nouveau des BRF aux agriculteurs est incomparable, apportant un soulagement tant à leurs difficultés économiques qu'à leur isolement dans une société comme la nôtre.

M^{me} et M. Jean-Noël Caron • Bien que nous ne soyons pas dans la prime jeunesse, nous commençons dans le métier d'agriculteur. Les BRF nous ont ouvert les yeux sur plusieurs points. Nous cherchons un projet qui nous convienne depuis longtemps. Nous avons une ferme que nous ne cultivions plus depuis longtemps, dont une partie est boisée. Nous voudrions reprendre la partie cultivée que nous avons abandonnée, en remettant des terres en état de produire à nouveau. Il y a presque vingt ans que nous cherchons à réutiliser cette terre et les propos de M^{me} Smeesters hier à Lac au Saumon, sur les BRF représentent quelque chose de positif pour nous. Nous avons mis beaucoup d'efforts sur nos terres, sans rien avoir en retour par faute de connaissances. Je suis très heureux d'avoir rencontré l'équipe du GCBR parce que ce sont des gens compétents. Je les remercie beaucoup de s'être déplacés et venus nous rencontrer dans la vallée. Les propos que nous avons entendus ici nous ont ouvert de nouveaux horizons.

M. Léonard Otis • Je m'excuse auprès des jeunes de tenir des propos quelque peu prétentieux en amenant un genre de modèle. Je n'ai pas eu la chance de passer par les grandes écoles et avoir un tas de lettres après mon nom pour être crédible. Je suis obligé

de faire la preuve tangible pour que ça soit vu et entendu par les yeux et les oreilles de l'interlocuteur. Je me dois d'être gueulard et de supporter mes paroles par des faits qui peuvent être vus par les yeux. J'ai des résultats tangibles et palpables, tant pour le boisé, l'érablière, la faune terrestre et la faune aquatique.

En ce qui regarde les BRF, il faut se méfier des politiciens qui, lorsque ça commencera à être productif et rentable, vont tout faire pour récupérer ce "succès" à leur avantage.

Les dernières observations du Groupe de Coordination sur les Bois Raméaux

R. Alban Lapointe • Je remarque autour de cette table que les gens veulent réagir et sont décidés à embarquer dans la grande aventure des BRF. Je suis prêt dans toute la mesure de mes connaissances et de mes possibilités de vous appuyer jusqu'au bout. Il faudra que vous restiez unis parce que vous aurez besoin de toute votre énergie pour mener votre projet. Je vous sais capables de le faire.

Edgar Guay • Je remercie chaleureusement le président de cette assemblée, M. Ruest d'avoir eu la bonne idée de mettre sur pied une telle rencontre pour nous donner encore une occasion de parler des BRF. Lorsque vous utiliserez systématiquement les BRF dans vos cultures, n'oubliez jamais que vous introduisez la vie et qu'elle se développe toujours beaucoup plus qu'on le croit d'abord. Les BRF sont un matériau utile à la fois pour la forêt et l'agriculture; nous avons là un matériau capable de faire reflourir le désert.

Je ne voudrais quitter sans féliciter M. Otis. Voici quelqu'un qui nous dit qu'il faut savoir avec quoi on commence et où on veut aller. Il ne faut jamais oublier cela, c'est la grande sagesse. Il a également le tour de bien faire parler les choses. C'est un exercice extrêmement difficile à réaliser. C'est la sagesse même puisque ce n'est plus la personne qui parle qui est en cause mais bien les faits eux-mêmes.

Je vous remercie de votre accueil et de votre hospitalité en espérant que nous ayons l'occasion de nous revoir ici encore une fois. Je vous demande de ne pas oublier le petit morceau de réalisation que nous avons fait à St^e-Marguerite il y a plus de 15 ans. Tout n'a probablement pas été perdu. Il y a là une première approche pour faire cohabiter agriculteurs et sylviculteurs pour que l'un et l'autre trouvent un appui mutuel.

Édith Smeesters • Je suis très contente d'être ici aujourd'hui et de voir l'enthousiasme qui règne autour de cette table parce qu'à la suite de mon exposé hier au Lac-au-Saumon je craignais, vu le manque de réaction, que les gens ne me croyaient pas ou en savaient-ils beaucoup plus que moi?

Je vois cependant qu'il y a beaucoup d'énergie positive. L'idée de base de ne pas compter sur le gouvernement est bien importante. Il y aura plein de gens qui vous diront de ne pas aller plus loin et d'abandonner ces choses là, le plus vite possible. Lorsqu'on a une vision globale de la direction à prendre et que vos idées sont bonnes, il ne faut surtout pas lâcher. Il faut faire les expériences à petite échelle, et lorsque les faits seront patents, tous seront avec vous. Je suis au Québec depuis 21 ans et je constate que les choses bougent très vite. En Europe, les gens sont très traditionnalistes et il est très difficile de faire changer d'opinion.

Il faudra être prudent pour ne pas nous faire ravir les BRF par les compagnies qui feront du compost avec les boues d'égoût. Il faut pour ces boues un matériau absorbant dans le but de les composter. Toutefois, comme aux USA, on peut prendre des copeaux de bois caulinaires qui jouent le même rôle.

Léonard Otis • Ce que M^{me} Smeesters vient de dire est très important. On aura tôt fait de faire valoir dans l'opinion publique que les BRF donnent une plus value aux boues d'égoût alors que la valeur des BRF est bien supérieure à un tel exercice. Je vous avoue, que le premier, je me serais fait prendre au jeu. Il faut reconnaître qu'il faut maintenir la valeur des BRF et ne pas les céder à vil prix comme un matériau sans valeur.

Gilles Lemieux • Je pense que toute la situation repose sur vos épaules et qu'en tant qu'universitaires, nous sommes à vos côtés. Je vous prie de ne jamais oublier que les universités vous appa~~r~~ tiennent et qu'elles sont à votre service. Elles détiennent des bonnes quantités de savoir pour vous et vos enfants. Par contre, si vous les traitez comme elles le sont depuis fort longtemps, à coup de pied et comme quantité négligeable dans la société, vous n'en tirerez aucun bénéfice. Vous aurez peut-être quelques grands savants avec plusieurs nombres de lettres après leur nom qui viendront vous vendre leurs services à prix d'or, pour un peu de littérature creuse.

Dans le cas des BRF, je me permets de vous suggérer que, dès que vous aurez quelque stabilité dans le plan de relance, de vous entendre rapidement pour faire de petites parcelles avec différentes cultures chez plusieurs producteurs et ainsi essayer plusieurs types de plantes et de modes de culture. Vous avez sans doute compris que ceux qui ont utilisé les BRF autour de cette table sont des témoins bien plus sérieux que ceux qui viennent de l'extérieur.

Gaétant Ruest • Avec le tour de table que nous venons de faire je me sens rassuré sur l'avenir des projets que nous mettrons de l'avant en faisant progresser les idées. J'ai trouvé très généreuse votre disponibilité à venir nous aider spontanément sans faire référence à votre agenda qui est trop plein....! Je vous remercie, au nom des gens de la Matapédia, d'être venus de si loin pour nous aider.
